

Du bahut au coffre d'espérance

Robert Picard

Numéro 30, été 1992

Un parlement se raconte : bicentenaire des institutions
parlementaires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8072ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Picard, R. (1992). Du bahut au coffre d'espérance. *Cap-aux-Diamants*, (30), 70-70.

Du bahut au coffre d'espérance

Connu depuis l'Antiquité, le coffre, qui se présente en une infinité de tailles et de styles, fut probablement le premier meuble construit par l'humain. Servant surtout au rangement, il se transforma en fonction des effets à ranger. On découvre, à travers son histoire, l'évolution sociale et économique des peuples.



Coffre à catalognes québécois en pin avec mouluration en forme de «V» et ceinture à la base. Peinture d'origine rouge. Fin du XVIII^e siècle. (Coll. de l'auteur).



Petit coffre à catalognes québécois en pin orné de moulures horizontales et verticales et ceinture à la base. Piètement tourné à même les montants. Peinture d'origine rouge. Fin du XVIII^e siècle. (Coll. de l'auteur).

Premiers meubles à débarquer en Nouvelle-France, les coffres et les bahuts, ces coffres de voyage au couvercle bombé, généralement recouverts de cuir ou de peau de loup-marin renfermaient tout l'avoir des découvreurs et des premiers colons: vêtements, outils, ustensiles. Ils furent également les premiers meubles fabriqués ici, en même temps que les tables et les bancs. Les inventaires après décès, dressés dès les débuts de la colonie, nous en signalent de nombreux exemples dans chaque habitation.

Ces meubles de rangement, si pratiques, se diversifient rapidement pour répondre à des usages particuliers. Ils s'avèrent en outre très polyvalents dans leurs fonctions. Le coffre à linge, placé dans la chambre, servira de table de toilette ou de marche-pied pour monter sur le lit. Un autre dans la cuisine, destiné à recevoir les ustensiles et la vaisselle, sera utilisé comme banc, parfois même comme table. Sur le couvercle du coffre renfermant la farine, on pétrira le pain.

La première transformation qui lui permettra de se distinguer définitivement de la malle de voyage, c'est l'abandon des poignées. Ce petit détail officialise, en quelque sorte, son statut

de meuble et sa condamnation à la sédentarité.

Au XVIII^e siècle, les coffres sont d'une extrême simplicité; quatre planches clouées pour les côtés, une pour le fond, et la dernière pour le couvercle. Celui-ci est simplement fixé par des lanières de cuir ou des anneaux de fer

forgé. Vers la fin du siècle, sa structure évolue en fonction des divers usages auxquels on le destine. Ceux servant à conserver les grains ou les outils gardent longtemps leur apparence de boîtes rustiques, tandis que les coffres à linge sont haussés sur des pattes. Construits à partir de quatre poteaux qui forment les pieds, dans lesquels s'insèrent les planches ou les panneaux des côtés retenus par des chevilles de bois, ils sont munis de belles pentures forgées et d'une serrure. Leurs styles s'inspirent de ceux en vogue (pointes de diamant, panneaux chantournés d'esprit Louis XV) ou sont simplement décorés d'une moulure en forme de «V».

Destinés à conserver les draps, courtepentes, catalognes, nappes et tapis amoureusement préparés pour la grande occasion, ils étaient très souvent apportés en dot par la mariée. À l'intérieur, ils étaient presque toujours munis d'une «équipette», ce petit compartiment qui permettait de conserver les menus objets tels que les broches à tricoter, les baleines de corset et parfois même les «paparmanes» (*peppermint*).

Ils égayaient la maison de leurs couleurs vives, bleu, rouge, vert et même parfois noir,

jamais jaune. Bien sûr, aucune future épouse n'aurait voulu entrer en ménage avec un coffre d'une couleur ayant si mauvaise réputation; le «jaune cocu» était à proscrire.

Les artisans emploient généralement le bois de pin pour la construction des coffres, comme d'ailleurs de presque tous les meubles. Ce n'est qu'après le milieu du XIX^e siècle, que le chêne, le noyer et les bois importés connaissent une certaine popularité. Quant au cèdre, dont les branches protégeaient, depuis des temps immémoriaux, les

lainages des attaques des mites, son bois odorant ne fut pas utilisé ici avant le XX^e siècle.

Même si, au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, dans quelques familles aisées, l'armoire ou la commode remplacèrent parfois le coffre pour la dot de la mariée, ce dernier a toujours conservé une place prépondérante dans l'aménagement de la chambre. Dans les vieilles maisons ancestrales qui ont vu défiler plusieurs générations, on pouvait souvent retrouver au grenier les coffres apportés dans la famille par toutes les femmes de la lignée.

Rangés avec symétrie dans les «ravalements», ils contenaient les vêtements hors-saison et généralement les plus belles pièces du trousseau, réservées pour les grandes occasions.

Le coffre de la mariée – ou coffre d'espérance comme on l'appelait encore au milieu du XIX^e siècle – est certainement l'une de nos traditions les plus tenaces. Je me souviens qu'à la fin de la décennie de 1960, certaines entreprises offraient en prime un beau coffre de cèdre à toutes celles qui achetaient un trousseau complet. ♦

Robert Picard